

▶ TCHÈQUES ET SLOVAQUES : ARTE, 20 h 40

Une frontière venue d'en haut

Karel Prokop est le concepteur d'une soirée thématique consacrée à la partition de la Tchécoslovaquie. Au regard « impressionniste » du réalisateur s'ajoute le reflet de son expérience personnelle.

DAVID BRAUCHLI/SYGMA



31 décembre 1992 à Bratislava : célébration de la naissance de la République slovaque.

« **L**A notion de frontière est quelque chose qui m'obsède », confie Karel Prokop. Né à Prague en 1942, le réalisateur a subi peu à peu la présence du fameux rideau de fer avant de « le longer », vingt-cinq ans plus tard, « pour en trouver la faille ». A cinq ans, il eut le tort de décorer la fenêtre de l'appartement familial avec un drapeau américain, jugé « plus coloré » que le soviétique. Les remontrances paternelles se transformeront en raclée mémorable trois ans plus tard : jouant avec un pistolet d'alarme reçu pour son anniversaire, le jeune Karel fut reconduit à la maison entouré de quelques « hommes en imperméable et manteau de cuir » qui avaient craint un attentat contre le président Gottwald. L'homme de pouvoir fêtait à deux pas de là un autre anniversaire, celui de la révolution d'Octobre.

En 1967, étudiant à l'école de cinéma, le Tchèque fut accusé de « haute trahison » à la suite de contacts pris avec certains dissidents. Lors de son procès, le futur réalisateur fit la rencontre d'un certain Vaclav Havel, entendu alors à titre de témoin (il retrouvera l'homme d'Etat en 1990 pour commencer un film sur lui). Quelque temps plus tard, il quittait clandestinement son pays pour s'établir à Paris.

Ces derniers événements avaient été moins anecdotiques que les péripéties de sa jeune enfance, mais tout autant absurdes. Ce sentiment, Karel Prokop l'a retrouvé au moment de la partition, et s'est manifestement efforcé de le faire passer dans la soirée thématique (« Tchèques et Slovaques », sous-titre : « Chroniques d'un divorce européen ») qu'il a conçue pour ARTE.

Les premières images de la soirée donnent le ton : sur fond de musique dramatique, des canons de fusils se font menaçants. Dans le ciel, l'agitation des oiseaux laisse présager l'imminence de fortes tensions. Là ! les belligérants potentiels, comprend-on bientôt, ne sont que chasseurs. « Ce jour-là [jour de la partition], seul le sang des cochons a coulé. » Entre des scènes montrant l'égorgeage d'une de ces bêtes, des ministres tchèques et slovaques se veulent rassurants : « Il n'y a pas de raison de s'inquiéter. »

Karel Prokop dit s'être situé résolument « dans le registre de l'émotion ». Mais s'il refuse de porter un jugement politique sur l'évolution de son pays d'origine

(« Ce n'est pas mon travail »), les clins d'œil qu'il nous lance à plusieurs reprises ne sont pas gratuits. Le sang des cochons est offert en pâture à ceux qui voyaient dans le démantèlement d'un pays de l'Est l'annonce d'un conflit potentiellement meurtrier. Absurde, ce montage qui oblige différents ministres à répondre aux préoccupations très « quotidiennes » de paysans qui voient la frontière se glisser entre les rues de leur village et même passer au-dessus d'un cabinet de toilette ? Rien n'est moins sûr.

Car ce « dialogue » indirect (qui, sous cette forme, semble avoir bien davantage de poids que les récentes participations de Français « représentatifs » dans nos débats électoraux télévisés) a d'autant plus de raison d'être que l'événement politique est venu d'« en haut ». Dirigeants tchèques et slovaques, démocratiquement élus, ont décidé du divorce sans consultation des populations (*le Monde* du 1^{er} janvier). En lieu et place de réactions collectives et publiques (« Des générations ont appris à se taire »), on assiste au spectacle surréaliste de discussions à bâtons rompus entre quelques villageois qui cherchent désespérément à comprendre d'où vient la séparation. Dans ce contexte, c'est bien sûr avec une lueur amusée dans le regard que Karel Prokop nous raconte ce « bon souvenir » : avoir interrogé un ministre afin de savoir si, oui ou non, un corps de sapeurs-pompiers pourra franchir la frontière pour éteindre les feux d'en face.

Le second documentaire de Karel Prokop (diffusé après la *Plaisanterie*, film réalisé par Jaromil Jires d'après le roman de Milan Kundera), est un survol historique des années 1945-1988. Primé au Festival international du film historique de Rueil-Malmaison, on y retrouve la patte du réalisateur. Les images d'archives sont commentées à trois voix : au commentaire classique et factuel s'ajoutent les propos d'un jeune communiste enthousiaste, et les remarques naïves d'un enfant (« Notre directrice d'école a été renvoyée. Le monsieur qui la remplace nous demande de l'appeler camarade directeur »). Ce dernier point de vue est assez largement autobiographique, même si Karel Prokop prévient que son histoire personnelle reste à faire : « Ce serait plutôt un long métrage. Un film policier presque comique. »

JEAN-BAPTISTE DE MONTVALON